

CHRISTMAS • EDITION • OWNI

EDUCATION

\$
FREE
\$



Pulp
OWNI
Digest

EDUCATION: LES MEILLEURS DEVOIRS DE 2010

Pensée dans nos pays développés selon un modèle top-down - le professeur > les élèves - l'éducation trouve l'Internet sur son chemin depuis quelques années. Ce douloureux problème serait-on tenté de dire, en ne se fiant qu'aux reportages anxiogènes diffusés dans les médias mainstream.

Pourtant, et les études le montrent, Internet n'est pas ce lieu de perdition qu'hantent des armées de pédophiles masqués en quête de chair fraîche. Non, Internet, c'est un outil fantastique, les jeunes sont les premiers à le voir ainsi, pour apprendre, ce dont l'institution prend conscience petit à petit. Plutôt que de s'adonner à la politique de l'autruche, à grand coup de filtrage, certains enseignants innovent dans leur pédagogie pour intégrer les Facebook, YouTube, blogs et autres Twitter. La culture du partage qui a fleuri sur le Net vient aussi reposer la question du concept même de transmission des savoirs : nos écoles sont pleines de petits "plagiaires" qui s'ignorent.

Loin de nous l'idée que le réseau puisse se substituer à l'être humain dans le processus de transmission : la dimension humaine reste primordiale.

Finalement, le véritable danger de ce que l'on nomme dans le jargon enseignant les TICE - technologie de l'information et de la communication pour l'enseignement -, c'est peut-être l'usage comptable que l'on peut en faire, dans une optique de gestion managériale de l'éducation. Car contrairement au fameux inconnu de Facebook, ce n'est pas un aspect souvent évoqué.

INTERNET ET LES JEUNES : DÉSOLÉ, ÇA SE PASSE PLUTÔT BIEN

PAR SABINE BLANC
LE 24 AVRIL 2010



Bonne nouvelle pour vos enfants : Internet est moins dangereux que la vie puisque seulement 82,5% des jeunes y ont fait une expérience “malheureuse”, contre 100% dans la vie réelle, de la souffrance à la naissance lorsque l’air pénètre les poumons en passant par les griffes aux genoux et autres garçons expurgeant leur trop-plein d’hormones d’une main aux fesses. C’est la conclusion d’une [étude récente](#) menée

par [Fréquence écoles](#), association d'éducation des jeunes aux médias, intitulée "Comprendre le comportement des enfants et adolescents sur Internet pour les protéger des dangers."

Plus sérieusement -quoique...-, l'enquête en question, offre une vision dédramatisante sur le sujet, soulignant l'inadéquation entre la prévention et la réalité des risques.

Il faut dire que les auteurs, Barbara Fontar et Elodie Kredens, sont parties sans a priori quant à la définition du terme danger et sur la hiérarchie, une méthodologie appréciable en ces temps de lutte anti-Hadopi et de [reportages racoleurs](#).

"Il est difficile d'appréhender [la notion de danger] sans être tenté de lui appliquer des principes normatifs. Si le danger est une situation dans laquelle un individu est menacé sur le plan physique, psychologique ou social, sa définition, sa perception et son expérimentation restent pour partie subjectives."

"Afin de minimiser les biais et pour ne pas influencer les jeunes dans leurs réponses nous avons pris soin de ne jamais suggérer les dangers potentiels d'Internet. En entretien, nous avons fait en sorte que les jeunes initient eux mêmes la thématique des risques ou bien nous avons l'avons abordée sans pour autant orienter leurs visions des dangers. Cette précaution s'est traduite dans la phase qualitative par le choix d'une question ouverte."

Au terme de leur enquête, il ressort que les jeunes n'ont globalement pas un comportement à risques sur le web. Loin de l'image de l'ado naïf errant sans but, facile proie du premier cyber-pervers venu, ils ont ainsi un usage extrêmement bordé du Net :

Chez les jeunes, les « aventuriers de la toile » sont plutôt rares comparés aux « voyageurs organisés ». Une majorité a d'ailleurs balisé ses sentiers en utilisant des moteurs de recherche, en allant toujours sur les mêmes sites et en créant des « favoris ». Certains ont même des rituels de navigation et surfent selon un ordre

déterminé.

En outre, Internet est avant tout pour eux un outil de loisir et de socialisation avec leurs pairs. 9 sur 10 regardent des vidéos (films, clips) et écoutent de la musique, 8 sur 10 s'en servent pour jouer. Sur le podium de leur sites favoris, on retrouve Facebook, Youtube et MSN. Enfin, 3 sur 4 utilisent Internet pour discuter et rester en lien avec leur cercle de connaissances :

La grande majorité des jeunes n'utilise pas Internet pour élargir son réseau relationnel. On constate que la plupart des inconnus rencontrés sur le Net le restent. Si 1/3 du panel a déjà noué des relations amicales avec des gens sur Internet, lorsque les jeunes entament des relations, elles sont éphémères et peu approfondies. Si quelques cas d'amitiés nous sont rapportés lors des entretiens, ils débouchent très exceptionnellement sur des appels téléphoniques ou sur une rencontre. Ce sont donc plus de deux jeunes sur trois qui s'abstiennent de nouer des contacts avec des personnes inconnues.

En clair, ils chattent chez eux avec leurs potes de la cour ou ils écoutent de la musique (voire les deux en même temps, petits malins).

Relativiser la notion d'inconnu

Si inconnu il y a, il faut le relativiser :

Derrière chaque inconnu sur Internet ne se cache pas un/une pervers(e). L'inconnu est aussi celui qui répond à des questions sur un forum, qui laisse des commentaires sur un blog, qui devient un partenaire de jeu le temps d'une partie et qui s'en retourne sans que des liens se soient créés pour autant.

Ils font également montre de prudence :

S'ils ont été contactés par des gens qu'ils ne connaissent pas, la majorité des jeunes, quel que soit leur âge, n'accepte pas de

discuter avec eux. Ils refusent ainsi d'ajouter des contacts inconnus sur MSN ou Facebook, ils déclinent des invitations sur les jeux en ligne pour devenir partenaire temporaire ou membre d'une guilde et n'ouvrent pas les mails d'inconnus. Rappelons qu'un tiers des jeunes a noué des relations amicales avec des gens sur Internet. En outre, c'est moins d'un jeune sur trois qui discute en ligne avec des inconnus.

De même, les forums ne les intéressent pas puisque seulement 8% y naviguent souvent et plus de la moitié (54,8%) n'y met jamais la souris.

Sur le décalage entre les représentations des jeunes comme des parents et le réel expérimenté, les chiffres sont éloquentes. Le danger n'est pas du tout là où ils pensent :

Ainsi, alors que 44,9% d'entre eux considèrent la mauvaise rencontre comme le danger n°1, ce sont 7,7% d'entre eux qui se sont vus fixer un rendez-vous par un inconnu. Une question se pose sur la sensibilisation aux risques : sans remettre en cause le potentiel de gravité de tels faits, l'abondance des informations sur les mauvaises rencontres ne conduit-elle pas à rendre moins visibles d'autres expériences fâcheuses plus fréquemment rencontrées par les jeunes ?

La pédopornographie, cet épouvantail si commode

La pédopornographie, cet épouvantail si commode, affiche un misérable 1,4%, [un chiffre logique](#). Et en tête, on retrouve... le virus et/ou piratage, avec 36,4%, talonnée par la pornographie (un chiffre à relativiser toutefois car les jeunes seraient moins enclins à confier avoir vu du porn.)

Certes, il est déplaisant de voir un méchant virus flinguer votre ordi, voir surgir une image de fellation peut aisément choquer, mais c'est bien moins traumatisant et dangereux que de se retrouver avec un vilain monsieur de vingt ans votre aîné dans une chambre glauque d'hôtel. En revanche, c'est moins vendeur médiatiquement.

Si les reportages racoleurs ont peut-être eu un effet positif, notent les auteurs, c'est d'inciter à plus de prudence. À défaut d'honorer la profession de journaliste par leur déontologie.

Si la plupart des jeunes ont fourni des données personnelles, c'est parce qu'il est difficile dans l'état actuel du web de faire autrement, contextualisent les auteurs. Et encore, certains font preuve de prudence, parmi les plus âgés, en en donnant de fausses. Guillaume (16 ans) explique ainsi : « et puis quand t'as un formulaire à remplir sur Internet je mets jamais mon nom. Je mets " Durand", "Dupond". L'adresse, je mets une connerie. » Au demeurant, ce type d'attitude n'a [rien d'étonnant](#).

Donc Dieu merci, la situation n'est pas catastrophique, loin de là. Loin de nous l'idée de nier l'existence de risques, simplement, ils appellent prévention sans diabolisation. La demande est bien réelle, de la part des jeunes mais aussi bien sûr des parents qui ont une image réductrice du grand méchant Net, "prenant les symptômes pour des causes". Plus de quatre jeunes sur cinq pensent que la prévention est importante. Leurs inquiétudes vont à la mauvaise rencontre (44,9%), puis aux virus, spams... (33,6%) et enfin aux contenus violents ou choquants (14,8%)

En conclusion, les auteurs de l'étude appellent à reformuler la prévention aux dangers de l'Internet en partant de ce portrait plus réaliste du comportement de nos enfants. Malheureusement, l'étude laisse sur sa faim concernant la suite à donner, égrenant juste quelques pistes à la fin. On va essayer d'y remédier ;-)

Télécharger [le rapport complet](#)

COMMENT INTERNET LIBÈRE L'ÉDUCATION DE LA SCOLARISATION

PAR EMMANUELLE ERNY-NEWTON
LE 1ER OCTOBRE 2010



From « Another Brick in the Wall » to « The Hole in the Wall »

Petit exercice d'affûtage intellectuel : dans les deux exemples ci-dessous, pouvez-vous trouver quelles sont les deux notions distinctes qui sont utilisées comme synonymes ?

Exemple 1 – Dans son [Rapport mondial de suivi de l'EPT](#) (éducation pour tous), l'UNESCO présente les « Nouveaux chiffres sur l'aide à l'éducation » en illustrant son propos par la photo d'une classe,

quelque part en Afrique. Dans la marge, un titre indique : « 32 millions d'enfants exclus de l'école en Afrique subsaharienne ».

Exemple 2 – [L'article 28](#) de la Convention internationale des droits de l'enfant stipule que l'éducation des enfants est un droit ; dans cette optique, les états signataires de la convention

a) (...) « rendent l'enseignement primaire obligatoire et gratuit pour tous ;

b) Ils encouragent l'organisation de différentes formes d'enseignement secondaire, tant général que professionnel, (...) »

Réponse : **les deux notions distinctes utilisées comme synonymes étaient « éducation » et « scolarisation »** -c'est vrai que le titre de ce billet vous mettait largement sur la voie, mais sans lui, vous auriez peut-être eu du mal à vous en rendre compte tant, dans l'imaginaire collectif comme dans le discours officiel, éducation et scolarisation ne font qu'un : éduquer un enfant, c'est le scolariser – et notons au passage que la réciproque est également tenue pour vraie : scolariser un enfant, c'est l'éduquer.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce deuxième point, mais comme il s'agirait essentiellement d'une critique de l'école, je préfère focaliser ici la discussion sur la première assertion généralement beaucoup moins débattue :

« *Éduquer un enfant, c'est le scolariser* »

Pour qui a un tant soit peu étudié l'ethnologie -et par là fait l'expérience de la multitude des façons d'être humain-, il est frappant de constater comment le modèle scolaire, avec son unité-classe, son enseignant détenteur de savoir, son découpage par matières (et jusqu'à la hiérarchisation des matières, voir [Ken Robinson](#) [EN] lors de TEDx), s'est imposée de manière globale et incontestée comme la seule solution à l'éducation – même si cela implique une ségrégation des classes d'âge dans des sociétés qui ne la pratiquaient pas jusque-là.

Lorsqu'un modèle est ainsi accepté de manière aussi unanime, on comprend que cela puisse freiner l'émergence d'autres avenues éducatives. Les idées d'[Ivan Illich](#) [EN] et sa Société sans école (Unschooling society) sont restées à l'état d'idées ; le « [unschooling](#) » [EN], qui consiste à attendre que la demande éducative vienne de l'enfant lui-même pour l'y accompagner, a de quoi rendre nerveux un parent normalement constitué : si un



enfant a la possibilité de jouer à des jeux vidéo toute la journée, va-t-il réellement décoller de sa PlayStation pour commencer à explorer volontairement d'autres avenues éducatives ? Est-ce responsable de faire courir à son enfant le risque d'une éducation qui n'est pas validée socialement ?

L'innovation est venue d'Inde

Il est donc peu étonnant qu'en matière d'alternative à la scolarisation, l'innovation ait finalement émergé d'un continent où la scolarisation est seulement l'apanage d'une minorité – à savoir l'Inde.

En voici l'histoire.

L'ordinateur est un aimant à enfants : c'est en partant de cette observation simple que le Docteur Sugata Mitra, cognitiviste et chercheur en éducation a décidé d'**encastrier un ordinateur dans le mur d'un bidonville de Kalkaji, New Delhi**. L'ordinateur est

connecté à l'Internet haute vitesse, et les enfants peuvent s'en servir comme ils veulent. « Comme ils veulent » est l'expression juste, car il n'y a aucun adulte pour leur expliquer quoi que ce soit. [L'hypothèse de Mitra](#) [EN] est la suivante : « Tout groupe d'enfants a la capacité d'acquérir les compétences informatiques de base par apprentissage incident, dans la mesure où les apprenants ont accès à un poste informatique proposant du contenu divertissant et motivant, et un accompagnement humain minimal. »

L'expérience de Mitra fut un succès, l'hypothèse largement confirmée, au point qu'on commença à installer des ordinateurs en accès libre dans d'autres bidonvilles. Le projet devint une entreprise, désormais connue sous le nom de Hole-in-the-Wall Education Ltd (HiWEL).

Mais peut-on réellement tout apprendre sans enseignant ?

Le but de Mitra était à présent de tester les limites de son dispositif. Mitra mit la barre haute : « Est-il possible pour des enfants de douze ans parlant seulement le Tamil d'acquérir par eux-mêmes des notions de biotechnologie présentées en anglais ? »

De son propre aveu, Mitra pensait faire ici la démonstration que certains sujets sont trop complexes pour qu'il puisse y avoir apprentissage sans enseignement : « Je pensais que j'allais les (pré) tester, ils auraient zéro, je leur fournirais du matériel, je reviendrais les tester, ils auraient à nouveau zéro, et je pourrais dire : oui, nous avons besoin d'enseignants pour certaines choses. »

26 enfants livrés à eux-mêmes, des postes informatiques délivrant du matériel multimédia relatif à la biologie, deux mois pour faire du sens avec ce contenu en langue étrangère –sans aucune supervision adulte. Et après deux mois, la question fatidique du Dr Mira aux enfants, soudainement très silencieux :

- Alors, est-ce que vous avez compris quelque chose ?
- Non, rien...
- Combien de temps avez-vous pratiqué avant de décider que vous n'y

comprenez rien ?

- Oh, nous avons pratiqué tous les jours !

- Comment, pendant deux mois, vous avez regardé quelque chose que vous ne compreniez pas ?

À ce point une fillette de 12 ans lève la main, et dit, littéralement :

Mis à part le fait que la réplication inexacte des molécules d'ADN est la cause des maladies génétiques, nous n'avons rien compris d'autre.

Vieille de trois ans, cette expérience vient seulement d'être publiée dans le *British Journal of Educational technology* [EN]. L'histoire ressemble trop à un conte de fée pour qu'un journal réputé le publie à la légère.

C'est vrai qu'il y a de quoi être saisi par ce côté « miraculeux » de l'expérience ; c'est qu'**elle remet en cause ce qu'on tenait pour incontournable dans l'éducation : qu'il n'y a pas de connaissance profonde sans enseignement.** Mitra, lui, pose les jalons d'une nouvelle appréhension de l'éducation :

L'éducation est un système auto-organisé, où l'apprentissage est un phénomène émergent

En fait, l'idée que l'apprentissage est un phénomène émergent n'est pas neuve : Piaget et Chomsky, pour ne citer qu'eux, ont montré comment le cerveau humain est une machine à faire du sens.

Cependant, **dans le monde d'avant Internet, cet « apprentissage spontané » ne traitait que la réalité immédiate**, que ce soit la langue maternelle dans le cas de la grammaire générative, ou le monde physique pour les diverses conservations et opérations mises en évidence par Piaget. Dans des conditions normales, les connaissances moins « basiques » n'étaient pas expérimentables : on peut faire l'expérience de la conservation de la matière en faisant de la pâte à tarte dans la cuisine familiale. Mais on ne peut pas faire l'expérience de la façon dont les neurones miroirs sont activés chez une personne qui en voit une autre pleurer,

ou rire, ou bailler. À ce niveau, l'apprentissage devait céder la place à l'enseignement, et l'éducation prenait la forme de scolarisation.

Oui mais voilà : avec Internet, on peut faire l'expérience de la façon dont les neurones miroirs sont activés. On peut même en faire l'expérience multimédia. Grâce à la structure non linéaire de la Grande Toile (hyperliens, recherche par mots-clé), on peut aussi compléter sa recherche sur les neurones miroirs, et [découvrir ainsi](#) qu'ils sont à la racine de l'empathie.

En permettant à l'apprenant d'insérer sa connaissance dans un réseau de connaissances connexes, l'éducation se fait en profondeur, et en cohérence avec le questionnement particulier de l'apprenant.

L'apprentissage est social

Dans l'expérience Hole in the Wall, il n'est pas question d'avoir un ordinateur par enfant- la situation économique ne le permet évidemment pas. L'approche occidentale a tendance à considérer cela comme un désavantage (Cf. des initiatives comme [One Laptop Per Child](#)). Mais est-ce réellement le cas ? **Avec quatre, cinq enfants autour d'un même ordinateur, l'apprentissage se fait socialement –et de façon ludique.** Mitra indique à plusieurs reprises que spontanément, un enfant qui « a compris quelque chose » prend le rôle de tuteur envers les autres. Et chaque enseignant sait qu'un élève capable d'expliquer un concept à un autre élève démontre une maîtrise du concept bien plus grande que celui qui se contente d'avoir compris. **Apprendre en groupe autour d'un même ordinateur, dans un contexte où tous les apprenants sont égaux, ouvre la voie au tutorat spontané ;** et il ouvre aussi la voie à la négociation sociale du sens –c'est [le conflit socio-cognitif](#), mis en évidence par Vygotsky et repris par Doise et Mugny : « (...) l'interaction sociale est constructive dans la mesure où elle introduit une confrontation entre les conceptions divergentes. Un premier

déséquilibre interindividuel apparaît au sein du groupe puisque chaque élève est confronté à des points de vue divergents. Il prend ainsi conscience de sa propre pensée par rapport à celle des autres. Ce qui provoque un deuxième déséquilibre de nature intra-individuelle : l'apprenant est amené à reconsidérer, en même temps, ses propres représentations et celles des autres pour reconstruire un nouveau savoir. »

La notion de « [minimally invasive education](#) » [en] mise en œuvre de façon concrète dans The Hole in the Wall, n'aurait pas été envisageable avant Internet : il fallait d'abord que le monde se dote d'un système centralisant le savoir humain, l'inter-reliant, le rendant « recherchant », et surtout le rendant accessible à tous -bref, le dotant des mêmes qualités par lesquelles nous appréhendons le monde réel.

Mais paradoxalement, The Hole in the Wall remet aussi à sa place Internet dans le processus éducatif : cette expérience nous confirme qu'en matière d'apprentissage, c'est bien le cerveau qui est l'outil : **Internet fournit à l'état brut, « naturel » et raisonnablement chaotique, la matière sur laquelle l'outil-cerveau s'exerce.** Et l'expérience nous confirme également c'est que l'apprentissage est social : il naît de la confrontation de sa propre réalité, de ses propres croyances, à celles des autres.

Une remarque en passant : cette expérience nous permet justement de confronter nos propres croyances en matière d'éducation scolaire à une autre réalité. Choisirons-nous l'orthodoxie, ou déciderons-nous que l'école est capable d'apprendre ?

À voir, l'exposé TEDx de [Sugata Mitra](#)

Image CC Flickr [Frerieke](#), [Adam Pieniazek](#)

L'ÉDUCATION NUMÉRIQUE, C'EST POUR BIENTÔT ?

PAR STANISLAS JOURDAN
LE 1ER MARS 2010



Le 15 février dernier, le gouvernement a annoncé [la préparation d'un plan visant à moderniser l'Éducation nationale](#). Les principales mesures de ce plan seront inspirées du [Rapport Fourgous \(pdf\)](#) sur le développement du numérique à l'école.

Sans rentrer dans les détails, je vous propose une lecture transversale de ce rapport.

Investir dans la matière grise, pas que dans le matériel

Le premier constat sur lequel ce rapport se base est que les investissements dans l'équipement matériel ne suffit pas. Et l'on peut difficilement ne pas être d'accord : donner les outils, c'est bien, encore faut-il former nos jeunes à les utiliser. D'ailleurs, les outils informatiques sont de toute façon déjà partout : à l'école comme à la maison, et pour certains même dans leur poche... Là n'est donc plus vraiment l'enjeu. il faut donc former à l'usage de ces outils...

Le mirage de la génération Y

On a beau dire que la jeune génération, les « digital natives » qui sont « nés le clavier dans les mains », est plus à l'aise avec ces outils, encore faut-il enseigner les bonnes pratiques... À ce titre, la lecture de [cet article](#) écrit par un professeur d'informatique est très édifiante :

Il semble qu'une nouvelle vague d'étudiants arrive en écoles d'art, des étudiants « post-micro-informatique », relativement malhabiles face aux logiciels bureautiques ou de création, auxquels ils ont pourtant eu accès au collège. Cette observation récente et empirique semble confortée par les travaux de chercheurs de la Fondation Travail et Technologie de Namur, auteurs d'une étude évoquée par une interview pour le journal Le Monde, étude qui tend à établir qu'une partie des adolescents et des jeunes adultes manquent d'aisance avec les outils informatiques dont ils disposent pourtant et dont ils sont quotidiennement consommateurs.

Ouch ! 😊

Ne soyons donc pas naïfs quant à la nature de ces générations Y (ou je ne sais quoi « natives ») : il y a un réel besoin de formation aux usages, mais pas seulement. Il y a en effet un décalage flagrant dans le fait que les jeunes sont certes accoutumés à manier une souris et

un clavier, mais qu'ils n'ont pas forcément conscience du changement profond que ces outils apportent (justement parce qu'ils ont toujours connu ces outils). Ils n'ont pas connu la transition comme les générations précédentes.

Éduquer les éducateurs...

C'est là que le rôle des éducateurs est crucial : eux ont le recul nécessaire : ils ont connu l'ancien monde... mais ils doivent encore pour la plupart acquérir la **perspective numérique**.

Et c'est là que le rapport Fourgous a vu juste : miser sur l'éducation des professeurs au même titre que celle des élèves. Cela semble de bon sens, pourtant la tentation a été grande jusqu'à présent de vouloir les court-circuiter pour s'occuper directement les soit-disant premiers intéressés à savoir les jeunes.

Cela sera-t-il suffisant ?

Il semble indéniable que ce rapport va dans le bon sens. Pour autant, comme je tiens souvent à le souligner, le numérique est un enjeu qui dépasse bien souvent les considérations traditionnelles. Il nous amène à repenser en profondeur chaque couche du système actuel. Il en est de même pour le vaste sujet de l'éducation 2.0. Peut-être faudra-t-il aller plus loin que le simple enseignement de l'utilisation des outils numériques. Peut-être faudrait-il apprendre à **penser** le numérique ?

À ce titre, je vous invite vivement à lire [l'article de Henri Verdier sur ce sujet](#), qui, je ne peux le cacher, m'a inspiré cette réflexion et dont je vous propose un extrait :

Je crois qu'on a tort de réduire la question du numérique à un problème d'équipement, de ressources, de formation et de volontarisme. Notre système éducatif a été bâti au nom

d'objectifs bien précis, autour d'une stratégie d'industrialisation des processus éducatifs bien précise. Et il tient assez bien depuis Jules Ferry. Dans ce cadre, le numérique peine à trouver une place, parce que les nouvelles technologies n'apportent jamais de gain d'efficacité dans une organisation si elles ne sont pas accompagnées d'une réorganisation.

L'usine, le bureau, l'armée ou le bloc opératoire de 2010 n'ont rien à voir avec leurs ancêtres de 1910. Les grands principes d'organisation de l'école sont les mêmes. Aucun changement radical ne se produira dans les écoles sans un changement de même ampleur.

Et comme on ne décrètera pas ces changements d'un trait de plume, et comme on va devoir expérimenter et innover, il va falloir commencer par la mère de toutes les réformes : faire confiance aux enseignants, leur donner une liberté d'organisation, leur donner latitude de faire bouger les organisations, voire en partie les programmes. Et comme on veut garantir l'égalité républicaine, il va falloir inventer des processus d'accompagnement de ces expérimentations et repenser l'encadrement et les inspections. Et comme tout ceci coûte cher il va falloir assouplir les possibilités d'investissement des établissements scolaires et des enseignants eux-mêmes. Et à tous les étages il va falloir mettre des degrés de liberté. [[Lire la suite](#)]

En d'autres termes, l'écueil serait de vouloir apprendre aux jeunes à utiliser des outils nouveaux... avec des vieilles méthodes et un contexte obsolète...

L'esprit "2.0" ne peut pas s'enseigner comme on apprend le théorème de Pythagore. En revanche, il peut se transmettre subtilement en s'intégrant dans l'esprit du système d'éducation de demain. Ce n'est pas encore l'heure de la récré M. Chatel !

Parole d'un vieux de 21 ans (sic) ! 😊

—

Article initialement publié sur [Tête de Quenelle !](#)

Photo CC Flickr [Dean Terry](#)

HACKER LA PÉDAGOGIE

PAR SABINE BLANC
LE 18 JUIN 2010



Dans de nombreux établissements, des sites Internet sont bloqués. Quand il s'agit de YouPorn, on peut comprendre. En revanche, quand il s'agit de sites qui peuvent être utilisés dans un but pédagogique, on comprend moins.

Depuis 2004, l'Éducation nationale [enjoint](#) aux établissements de "protéger les élèves mineurs des dangers de l'internet". [La circulaire de février 2004](#) donne un cadre général : "Les déploiements d'accès généralisés à l'internet dans les établissements et écoles ne peuvent

s'effectuer qu'en prenant en compte les besoins des enseignants et des équipes éducatives de disposer d'outils leur permettant de sélectionner ou de contrôler l'information mise à disposition des élèves." La liste noire [de l'Académie de Toulouse](#) sert de référence, en attendant une liste noire nationale de référence, sensée être disponible à [cette adresse](#) (le lien renvoie sur la liste des textes et préconisations en matière de prévention).

Le filtrage, ce douloureux problème

Les académies et les établissements jouissant d'une grande autonomie sur ce sujet, chacune arrange ces bases à sa convenance. *“On voit de tout, résume un membre de l'Éducation nationale : des académies qui appliquent une politique autoritaire, au gré des remontées et des demandes du terrain, à tous les établissements ; des académies qui délèguent l'administration du filtrage aux chefs d'établissement sur des machines dédiées ; il est en général très difficile de changer les réglages par défaut ; des établissements qui laissent les pédagogues s'occuper de ça et, là, ça dépend de la bonne volonté et de la paranoïa du prof en question. Il n'est pas possible de tirer une règle générale, cependant*

Facebook est filtré très majoritairement (ça plait aux jeunes qui « jouent » et ne travaillent pas – sic), Twitter aussi le plus souvent car il est tombé dans un groupe de sites indésirables ; Youtube, Dailymotion, WatTV et la plupart des plateformes vidéos sont filtrées. Pour ce qui concerne les plateformes de blogs, c'est très variable mais Skyrock (Skyblog) est massivement bloqué.

Récemment, c'est dans un établissement de l'Yonne qu'il y a eu un nouveau cas. Cette fois-ci, c'est Facebook qui en a fait les frais, temporairement. [Pierre Travers](#), enseignant là-bas, revient sur l'épisode :

“Une collègue a été insultée par un élève sur un compte FB, une

décision a rapidement été prise d'en bloquer l'accès depuis le collègue. Cette demande a été faite par le référent Technologie de l'Information et de la Communication pour l'Éducation (TICE) à la demande d'autres professeurs et acceptée par la direction. Suite à ce blocage, j'ai soulevé le problème devant ma direction qui a volontiers accepté mes arguments en comprenant bien qu'une politique de l'autruche n'est pas souhaitable. Nous formons des citoyens (et pas seulement de futurs employés d'une entreprise comme j'ai parfois pu le lire ou l'entendre) et nous devons aller au devant de ces problèmes, y apporter des solutions éducatives."

Obstacles techniques et culturels

Les obstacles éventuels sont autant techniques que culturels, comme le détaille le professeur :

"La très grande majorité des profs voit dans les TICE une plus-value pédagogique. Néanmoins cette plus-value a un prix :

-financier : l'équipement et son entretien coûtent très cher en temps et en argent.

-préparer une séance utilisant les TICE, c'est parfois se mettre en difficulté à cause de machines défectueuses, de plugins non installés sur un navigateur alors amputé de certaines fonctionnalités.

-c'est aussi un temps de préparation plus long et une autre manière d'enseigner, en laissant plus de temps aux élèves, en leur donnant plus d'autonomie, un droit à l'erreur plus large.

L'enseignement traditionnel est celui que nous avons connu étant enfants : il a un côté rassurant pour les adultes : c'est du "VRAI" travail. Il y a une vision à changer, chez les parents d'abord mais même chez certains profs."

La méconnaissance de ces nouveaux (au passage, l'excuse de la nouveauté commence sérieusement à s'essouffler, les années

passant...) outils explique aussi les réticences. Le rôle de certains médias dans cette défiance n'est pas négligeable. Le vrai danger, ce ne sont pas les apéros Facebook mais [les reportages \(?\) à la Jean-Pierre Pernaut](#) qui stigmatisent ces sites. Si en plus vous glissez là dedans un enseignant, vous obtenez là [une recette diabolique](#).

Pourtant, les chiffres sont là : les jeunes aiment Internet, plus que la télévision maintenant, et plus particulièrement les médias sociaux. [Une étude récente](#) menée dans le cadre de [Fréquence Ecoles](#), montre que près de 90% vont sur Internet au moins une fois par semaine, et la moitié environ se connecte tous les jours ou presque. Parmi leurs trois sites préférés, on trouve trois réseaux sociaux : Facebook, Youtube et MSN. Jouer, écouter de musique, regarder des vidéos, faire des recherches personnelles mais aussi pour l'école, "*Internet ne révolutionne pas les activités privilégiées des jeunes*" soulignait l'étude. Notons que le jeune – comme l'adulte dans son openspace...- aime à se détendre, et mieux qu'il y a droit, après quatre heures de cours, par exemple. Visionner des bêtises lolantes sur YouTube ne vont pas l'empêcher de réussir ses études, et ce n'est pas [l'équipe d'OWNI](#) qui dira le contraire, tout est une question de mesure.

La même étude révélait que les trois quarts des jeunes n'utilisent pas Internet pour élargir leur cercle de connaissances. Interdire Facebook reviendrait donc en quelque sorte à supprimer la cour de récréation au prétexte que l'on peut s'y faire insulter, tabasser... Il serait plus judicieux d'expliquer que les règles de bonne conduite de la cour de récré s'y appliquent aussi, et là c'est également aux parents de jouer leur rôle. De même, un élève qui ne peut pas insulter son petit camarade d'un poste du collège, le fera de chez soi et puis c'est tout.

Surtout, bloquer les sites revient à confondre, comme c'est souvent le cas, à confondre tuyaux et contenus. Du temps du règne de la télévision, il se trouvait d'aucuns parents/enseignants pour fustiger les âneries du Club Dorothée qu'envoyait l'écran de TV à leurs chères têtes blondes. C'est sur ce même écran que, bouleversés, ils ont

découvert *Shoah* de Claude Lanzmann en cours d'histoire. Qu'ils ont appris à mieux comprendre les us et coutumes de leurs voisins d'outre-Rhin en regardant [Karambolage](#) pendant les heures d'allemand.

“La plupart des acteurs se sentent rassurés par cette censure. Elle constitue néanmoins une erreur”,

souligne Pierre Travers. L'important, c'est l'usage qui est fait des outils : “à notre charge de les employer de façon intelligente, de les détourner si besoin”. Et tant pis si l'on se trompe : “L'exploration, le bidouillage, les erreurs ont fait partie de ma formation d'adulte responsable”, poursuit-il. Hacker, avec ce que cela suppose d'incertitude.

Le blog, une manière décomplexante d'appréhender l'écriture

Les exemples d'usages pédagogiques des médias sociaux sont légions. Gigantesque vidéothèque, YouTube et Dailymotion sont par exemples des réservoirs documentaires gratuits.

Le blog, trop souvent caricaturé à travers le Skyblog comme symbole de vacuité adolescente - “wesh wesh lâche ton comm”-, présente [une large palette d'utilisation](#) : on peut tenir un [journal de classe](#), voire d'[un établissement](#), [suivre un voyage à l'étranger](#), [animer un atelier d'écriture](#), etc. Le blog est une manière décomplexante d'appréhender l'écriture. La blogueuse Michelle Blanc [racontait](#) récemment cette anecdote : “l'un de mes petits neveux, réputé haïr la lecture (selon ses parents), lorsque je le mis devant un blogue de hockey, il passa trois heures devant l'écran et vint me chercher pour apprendre à faire un commentaire qu'il fit dans un français impeccable. Il était très conscient que l'écriture « c koi tu fé a soir » n'était pas celle qu'il devait utiliser pour laisser sa trace numérique sur un site sérieux (même si c'était un blogue sur le hockey).”

Dans les mains de [Laurence Juin](#), professeur de français et d'histoire-géographie en lycée professionnel, Twitter – le colporteur de rumeurs, vous savez-, devient un outil pédagogique, via un compte commun à la classe, [@laderniereannee](#). Elle [explique](#) avoir choisi Twitter parce qu'il présente les avantages de FB sans les inconvénients : *“J'ai commencé à échanger via Facebook avec mes élèves en fin d'année scolaire 2009/2010. Nous menions des projets de classe qui nous demandaient de communiquer et échanger bien au delà du temps de classe. J'ai rapidement perçu les limites de Facebook : le mélange vie privée/vie scolaire ne me satisfaisait pas. Pourtant, les échanges par ce type de média m'avaient apporté une certaine satisfaction.”* Concrètement, voici un exemple d'utilisation de Twitter (vous en trouverez bien d'autres détaillés sur son blog relatant cette expérience, [Ma dixième année](#)) :

“-rédiger le plan de synthèse d'une question de géographie en classe : l'élève travaille à son rythme, tweete son plan, je le lis, je fais des remarques = nous communiquons, j'individualise le travail élève et tout ça se déroule dans le silence : les autres élèves continuent à pouvoir se concentrer.”

De façon plus générale, elle estime que c'est aussi un moyen d'éduquer aux médias en général, rôle dans lequel l'Éducation nationale devrait s'impliquer un peu plus (c'est nous qui le disons), en montrant aux élèves les *“qualités, défauts, avantages et dangers du web, des médias et d'un web-média”*. Cette expérience a ainsi contribué à la construction de leur identité numérique.

Si elle a reçu [son paquet de critiques](#), Laurence a été soutenue par son proviseur et son inspecteur pédagogique régional. Médiatisée, cette expérience positive a suscité des velléités chez certains collègues à s'y mettre. Et au passage, on tire notre chapeau à Laurence, qui a réussi à faire utiliser un média dont on sait les exigences, qui en ont rebuté plus d'un.

Jeux vidéos et point de vue narratif

On fera une incursion dans les jeux vidéos, autre objet de diabolisation à grand coup de [Meuporg](#). *“Nos élèves sont capables de dire des choses très pertinentes sur des choses banales quand on les guide, analyse Pierre Travers. Je prends ainsi souvent en exemple les jeux vidéos qu’ils connaissent bien, notamment pour leur expliquer la notion de point de vue narratif. Je pars d’un principe simple : toute production peut faire l’objet d’une analyse intelligente pourvu qu’on ait la curiosité et l’ouverture d’esprit nécessaire pour s’y intéresser.”* Et puis, honnêtement, *“Zelda ou Okami sont d’une grande beauté et remplis de qualités. Si je le pense pour moi, je le pense aussi pour les enfants dont j’ai la charge cinq heures par semaine.”*

Facebook, s’il a ses limites et suscite plus d’interrogations sur son utilisation pédagogique, présente aussi des atouts. Il a d’abord l’avantage d’être connu de tous. Au Québec, un professeur d’arts plastiques de Joliette [s’en est servi](#) à l’occasion d’un projet sur la profession muséale, en partenariat avec le musée d’art local. Le tout bien bordé. Yves Thibault explique l’avoir utilisé *“pour communiquer avec les autres participants, commenter leurs travaux et poser des questions. La commission scolaire des Samares nous a permis de débloquer le site Facebook sur les ordinateurs de l’école pour les dix participants du projet, à la seule condition de rassurer les parents sur les paramètres de confidentialité.”* Au passage, les élèves ont réfléchi sur la notion de vie privée.

Olivier Ertzscheid, enseignant-chercheur en Sciences de l’information et de la communication à Nantes, avait [présenté](#) les raisons pour lesquelles il était “amis” avec ses étudiants. *“Je leur signale en “live” les émissions télé ou radio intéressantes, je leur signale également des ressources ayant trait à leur formation ou plus générales sur l’insertion professionnelle, je réponds aussi (très souvent) à leurs questions, y compris longtemps après qu’ils aient*

quitté ladite formation ... bref,

J'utilise Facebook comme ce qu'il était à l'origine, un coin machine à café sur un campus virtuel étendu, permanent si on le souhaite, rémanent quoi qu'il en soit.

Au-delà des questions de “mode” ou de tempérament, -il y a des profs qui aiment prendre le café avec leurs élèves, d'autres non, ça ne préempte en rien de leurs qualités pédagogiques-, il soulignait un autre enjeu, bien plus fondamental :

Il faut y être. Y être pour remonter sur l'estrade virtuelle, celle du “mur Facebook”, celle du “statut Twitter”, de la “vidéo YouTube”, etc. Y être pour y réinstaller un peu de verticalité, pour y garantir, aussi, la présence d'une parole, d'une autorité quoi qu'on en dise.

Y être pour éviter que ces nouveaux lieux ne soient pas que vecteurs de pulsionnel et d'échos médiatiques mais qu'ils permettent également l'établissement de nouvelles universités. Et de tous les savoirs.

Lorsqu'on demande à un jeune comment il voit Internet, il vous répondra “ouverture sur le monde”. À l'école de les aider à conforter, concrètement, cette vision. Cela ne se fait pas d'un clic de souris, malgré la bonne volonté : *“L'éducation nationale n'est pas le mammoth que certains se plaisent à décrire, les choses bougent, tous se sentent concernés par les changements en cours et sont demandeurs d'idées, de formation continue. Il faut aussi leur donner du temps : apprendre, assimiler puis retransmettre. Je sais bien comme mes collègues qu'il s'agit d'un long apprentissage. À l'école, il n'y a pas que les élèves qui apprennent, et c'est aussi ça qu'on aime dans le métier.”*

À méditer, en ces temps de [compression budgétaire](#).

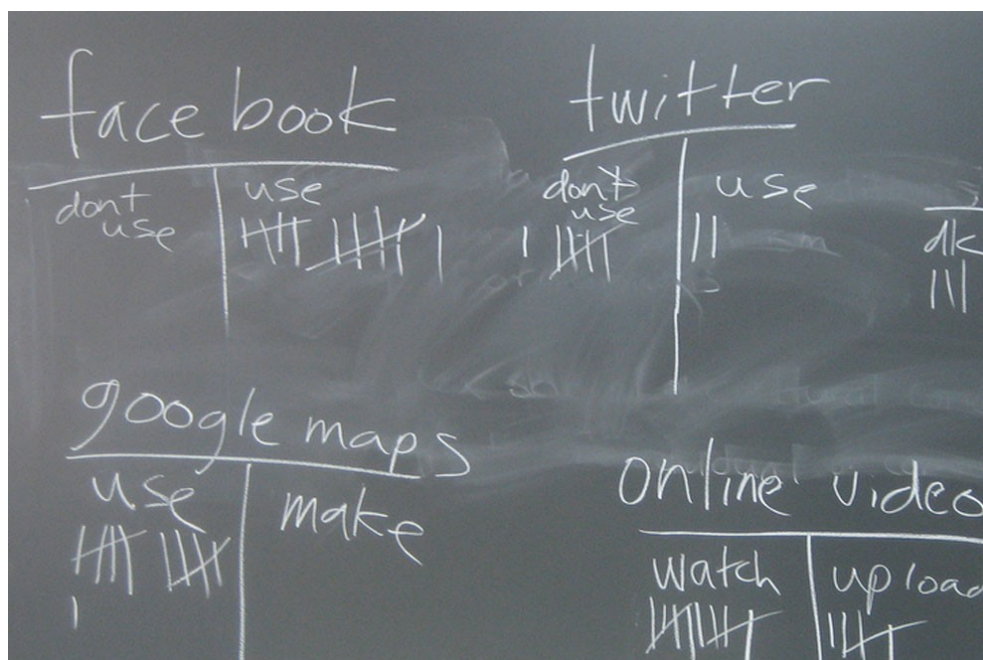
—

Images CC Flickr [bpmm](#) et [Wesley Fryer](#)

MAJ : le 23 juin après entretien téléphonique avec Fabrice Prigent, responsable du pôle Système à l'université Toulouse 1 Capitole, qui gère la liste noire qui sert actuellement de référence.

HEY ! TEACHER ! TWEET THEM KIDS ALONE !

PAR LAURENCE JUIN
LE 25 MAI 2010



Nombreuses occasions entre Intertice mercredi et Educamp samedi de réfléchir sur mon expérience de Twitter en classe. Ajoutons à ces deux très riches événements, le tapage médiatique qui déferle ces jours-ci.

Twitter en classe : est-ce légitime ? Bernard Guetta chez Bourdin sur RMC ce matin a posé des problématiques suite à ma présentation :

-l'enseignant a-t-il besoin de Twitter pour communiquer avec ses élèves ?

-l'école doit-elle intégrer les réseaux sociaux puisque appréciés des élèves ?

C'est ici l'enseignant et le « jeune » qu'on met au pilori. Débat récurrent dans la société. Ajoutons à ce duo magique Internet et nous avons ainsi la recette la plus diabolique de ce début du XXIème siècle.

Le jeune, depuis qu'il existe (né dans les années 50), est ausculté dans ses pratiques. Le jeune a été successivement fan hystérique des Beatles ou rockeur à hurler du Johnny Hallyday, révolutionnaire en 68, hippie en 72, punk dans les années 80, fan hystérique (encore) de Patriiiiick ou raver drogué dans les années 90. Aujourd'hui le jeune ne communique plus, ne regarde même plus la télé puisqu'il passe tout son temps devant un ordinateur à organiser de sombres apéros qui font doucement rire les ancestrales fêtes de Dax ou de Bayonne.

Oui ! Le jeune c'est le mal.



Face à lui, l'enseignant. Qui va mal lui aussi. Qui ne tire plus rien de ses élèves. On regrette ces années bénies où l'élève était soumis à la parole sainte de l'enseignant souvent équivalente à celle du curé et, son sermon du dimanche. L'enseignant en ces temps, avait le pouvoir, aucun élève ne bronchait, ne parlait même pas et encore moins, donnait son opinion. Seul le « maître » avait ce pouvoir là. On emmenait l'élève au certificat d'études : il savait lire, écrire, compter. Les fonctions de base étaient acquises. La culture générale, l'ouverture au monde, la capacité à réfléchir et à décider n'étaient pas

des compétences à acquérir. D'ailleurs on ne parlait pas de compétences, à peine de savoirs. Aujourd'hui, l'enseignant apprend à changer la configuration matérielle de sa salle : il n'y a plus d'estrade, l'enseignant n'a plus forcément son bureau face à l'élève.

L'enseignant va mal.

Entre l'élève et l'enseignant, Internet ! Vulgarisation du savoir : comme à l'époque le livre de poche a été annoncé comme la mort du Livre avec un grand L, aujourd'hui Internet fait peur. Et l'enseignant lui donne accès avec la pratique des TICE en classe à utiliser plus Internet, à accéder à plus de connaissances. Parfois l'élève dépasse l'enseignant : il sait utiliser les réseaux sociaux, manie le web 2.0 alors que l'enseignant ne consulte que les pages jaunes.

Prenez une enseignante comme moi qui utilise Twitter en classe et vous avez là la recette diabolique qui met en péril tout le système éducatif français. C'est toujours plus simple que de parler des coupes budgétaires, de la fin de la formation initiale, de la suppression de milliers de postes enseignants, de la faillite de la famille qui se déresponsabilise totalement et de cette société qui se pose en victime et jamais en citoyenne.

À Educamp, à Intertice, j'ai eu l'occasion de rencontrer bon nombre d'enseignants et de professionnels de l'éducation avec qui j'échange déjà beaucoup via Twitter. Nous avons lors de ces rencontres confronté nos pratiques pédagogiques dites innovantes : utilisation des nouvelles technologies pour enseigner.

Une journaliste m'a demandé ce matin : « *Et que pensent vos élèves d'avoir une prof geek qui leur impose ses pratiques ?* » J'ai souri : la prof que je suis est loin d'être une geek. Je suis férue de web 2.0, certes, pas pour l'outil mais bien pour les possibilités que ces pratiques permettent. Écriture collaborative, échanges, transmissions. Au centre : l'écrit et la production d'écrit. Adolescente, je criais « Patriiick » dans les concerts et j'écrivais nombre de lettres et journaux intimes. Aujourd'hui j'ai échangé le

papier contre le clavier.

L'enseignant, l'élève n'ont guère changé. C'est l'outil qui change. Certains parleront de tendance, ils n'ont pas tort. Le web 2.0, Twitter, Facebook, Etherpad, Moodle, etc. seront rapidement remplacés par un 3.0 qui les rendra obsolètes. **C'est l'évolution de la société, sa modernisation qui font évoluer les outils et les pratiques.**



Que retiendront mes élèves de cette année scolaire ? Qu'ils auront passé une année en classe, devant un cahier ou/et devant un ordinateur. Qu'ils ont acquis des savoirs et des compétences. Et ils auront tweeté. Ils auront appris en cours de français, d'histoire et de géographie à utiliser un autre réseau social du Net, à s'en servir pour apprendre différemment.

Nous n'avons pas eu besoin durant cette année de Twitter pour communiquer, n'en déplaise à Monsieur Guetta. **Twitter a été un outil créant un espace virtuel où la communication s'est accrue, où les échanges culturels ont été riches, où l'élève le plus timide, celui qui a le plus de difficultés a pu trouver une tribune adaptée, une écoute à ses questions. Un espace**

de travail entre élèves et entre élèves et enseignants. *Et un espace où nous nous sommes retrouvés au lendemain de Xynthia pour soutenir ceux qui avaient été victimes.*

Sans Twitter ? J'aurais fait cours, j'aurais aussi transmis savoirs et compétences. **J'ai juste ajouté un outil à ma pédagogie.** Comme tous ces enseignants rencontrés à Intertice et Educamp. Ces enseignants qui, malgré tous les obstacles sus-nommés, cherchent, découvrent, appliquent et font partager des outils pour mieux enseigner, pour impliquer cet adolescent qui ne va pas plus mal qu'il y a cinquante ans dans sa scolarité et sa réussite.

Tant qu'il y aura un espace, qu'il soit réel ou virtuel, avec un enseignant et des élèves, le Savoir sera transmis.

Pour en savoir plus:

Sur Intertice : <http://www.intertice.fr/>

Sur Educamp : <http://web.me.com/educamp/educamp/Accueil.html>

—

Billet initialement publié sur [Ma dixième année](#), qui retrace l'expérience de Laurence Juin, sous le titre "L'enseignant, l'élève, l'Internet ou la recette diabolique" ; photo CC Flickr [daidsilver](#), [roujo](#), [Will Carroll](#)

QUI A PEUR DE L'ENTRÉE DES RÉSEAUX SOCIAUX EN CLASSE ?

LES ÉLÈVES !

PAR LAURENCE JUIN
LE 8 DÉCEMBRE 2010



De quoi avons nous peur dans la pratique des réseaux sociaux en classe ? Suite à la table ronde à laquelle j'ai participé pour [Le Café pédagogique](#) à #Educatice, j'ai été interviewée par France Inter à ce sujet.

Dans ce reportage, ont été aussi interrogés des lycéens sur le même thème : leurs avis sur la question sont unanimes : **il ne faut pas faire rentrer les réseaux sociaux à l'école**. Ce n'est pas leur place, ce n'est pas sérieux.

C'est l'avis des lycéens et d'un très large public d'adultes, enseignants ou non.

Une peur populaire sur les réseaux sociaux du Net se généralise et globalement sur l'Internet, Facebook en tête. À chaque fois que Facebook est abordé dans des réunions pédagogiques et globalement dans les médias, c'est pour évoquer tous les abus, dégâts, dérives engendrés par la pratique d'un tel média. Le sommet a été atteint médiatiquement avec les « apéros Facebook » au printemps.

Les adolescents, comme la société, ont assimilé cette idée du média social du Net. C'est leur moyen de communication (après le sms) privilégié mais ils veulent le garder du domaine du privé.

Un espace de jeu mais pas de travail

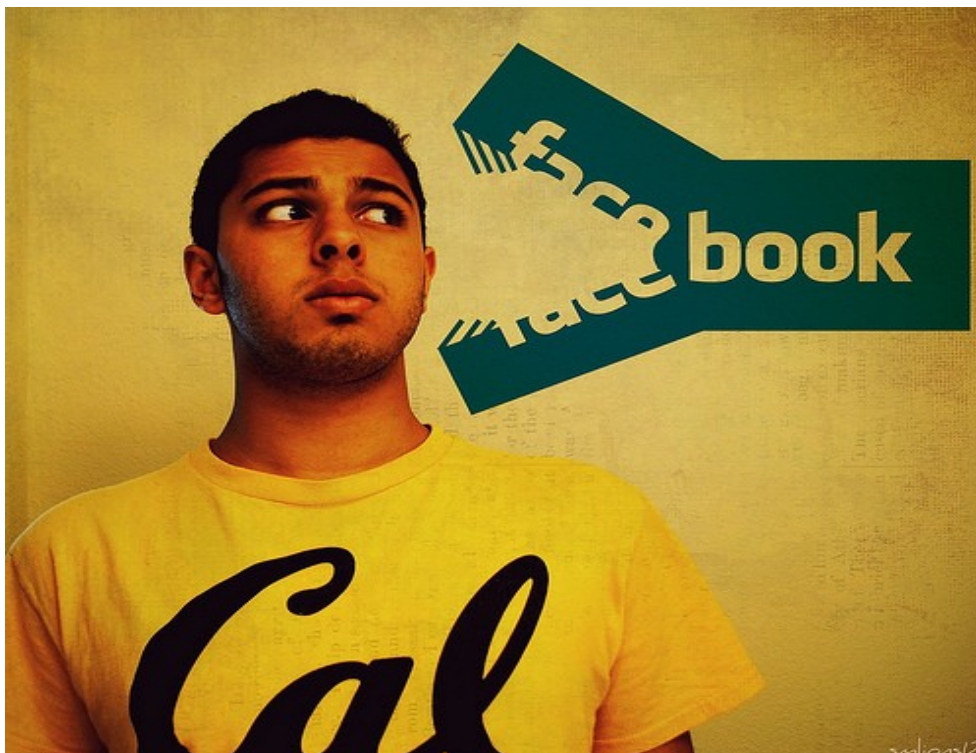
Facebook et de façon plus générale le réseau social du Net représentent pour eux **une terre privée et terre de danger dénuée de tout sérieux** : c'est un espace de jeu mais surtout pas de travail. Impression donnée par leurs propres pratiques et par la diabolisation engendrée par les médias.

Pour présenter « Twitter en classe » à mes élèves, je constate **deux réactions qui s'opposent** :

1 - L'élève se réjouit qu'on parle de ses pratiques numériques : que le micro-blogging de type Facebook puisse entrer dans ses pratiques scolaires, qu'un enseignant ne diabolise pas son moyen de communication favori et généralement Internet.

2 - Mais l'élève est méfiant et a peur : il sait quelles dérives le

microblogging engendre (parfois il pratique ces dérives, parfois il les subit des autres) et ne cesse d'entendre combien Internet et en particulier ces réseaux là sont dangereux. Les médias lui disent, l'institution scolaire lui répète ! Facebook est bloqué dans la plupart des établissements scolaires.



J'ai pu rapidement convaincre mes élèves de l'intérêt de la pratique pédagogique de Twitter. Parce qu'ils n'utilisent pas personnellement ce média. **Twitter, je le sais, reste et restera pour ces promotions un média sérieux et scolaire du fait de l'usage que j'en ai imposé.** Il y a donc différenciation complète dans leurs esprits et dans leurs pratiques.

J'ai décidé pour les deux années scolaires à venir **d'étendre nos usages en classe en partant de leurs usages personnels.**
Pour deux raisons :

- Toujours cette volonté de les **éduquer à l'Internet.**
- Et parce que je suis partie du postulat suivant : **partir de**

leurs usages personnels permet une meilleure implication de l'élève. C'est aussi « confortable » pour l'enseignant : partir de leurs usages permet de sauter la période de formation à l'outil (gain de temps estimable !) et surtout **permet de valoriser les compétences de l'élève** : le savoir ne vient pas que de l'enseignant.

L'élève se pose formateur pour les élèves les plus faibles dans ces pratiques (inversion souvent des rôles du « plus fort » et du « plus faible ») Ainsi j'ai décidé en plus de Twitter de leur faire créer des **pages Facebook** sur des événements que nous organisons au lycée (expositions mises en place, concours de poésie etc.), **un blog** sur leurs écrits en français, **une boîte mail active de classe**, des **Google-docs**, du travail collaboratif avec **EtherPad**, des publications de vidéos sur **YouTube**, **des CV vidéos** pour leurs recherches d'emploi, de stage ou recrutement en écoles post bac. Les réseaux sociaux, YouTube, le mail, le blog sont leurs principales pratiques. Nous agrégeons des pratiques comme EtherPad et les CV vidéo. Il en est là de la partie formation qu'incombe à l'enseignant : **ne pas laisser l'élève à son niveau personnel de connaissances et de formation mais bien l'élever stricto sensu.** Toutes ces pratiques restent sous la thématique de **l'éducation à l'Internet et de la construction d'une identité numérique positive de l'élève.** Dans le cadre d'une séquence sur l'autobiographie, je leur ai fait écrire des textes à la manière de François Delarozières (chef des « machines » de Nantes). L'objectif final étant de les faire se filmer avec des smartphones à la manière de [cette vidéo](#). J'avais prévu le stockage de ces vidéos sur YouTube. Ces vidéos doivent servir d'autobiographies et donc de présentations dans le cadre de nos échanges via Twitter avec les étudiants indiens de David Cordina à l'Alliance Française de Bombay¹ Chaque vidéo doit identifier l'élève qui a réalisé le mini-film et l'élève filmé.

- **Je me heurte pour le moment à une résistance forte de plusieurs élèves pour cette diffusion.** Ils argumentent qu'ils ne veulent pas se retrouver « sur Internet », que cette vidéo pourra nuire à leur image etc. J'ai été confrontée à la même opposition [lors de la création de leur compte Twitter](#) : je leur ai demandé de mettre en pseudo leur prénom et leur nom et en avatar une photo d'eux. Certains ont refusé ces règles.

Je mène un long travail de persuasion sans savoir si je gagnerai : je suis confrontée à l'élève qui a peur alors que nous sommes dans un processus raisonné et accompagné. Phénomène que je n'ai pas connu l'année passée avec la première classe tweeteuse. Mes élèves cette année sont plus jeunes d'au moins deux ans avec un niveau de réflexion beaucoup moins mature. J'avais des pré-adultes, j'ai cette année de vrais adolescents. **Ils sont nés sur Internet sur les derniers relents de Skyblogs et en pleine médiatisation de Facebook. Médiatisation et diabolisation.** Les reportages, les émissions comme [Envoyé spécial en février](#), CANAL+ en septembre, des articles de presse comme celui de [Télérama](#) ne pointent que sur les aspects négatifs de l'Internet. **Rarement les médias « grand public » pointent sur les aspects positifs, sur les avancées sociales, pédagogiques que l'Internet permet** (alors que tous les journalistes travaillent aujourd'hui et ne pourraient se dispenser d'un tel outil de travail !).

Focaliser uniquement sur les adolescents, une grave erreur

Nous partons aujourd'hui d'un **lourd constat** qu'il ne faut surtout pas nier et occulter : **personne n'a été formé aux usages de l'Internet et en particulier aux réseaux sociaux du Net type Facebook.** Les dérives, les dégâts sont lourds lorsque mal utilisés. [Ce procès récent](#) montre que les adultes sont largement concernés

par ces dérives. Focaliser uniquement sur les adolescents serait une grave erreur. **Aujourd'hui les plus mauvais utilisateurs de l'Internet sans réflexion, sans recul, sans prise de conscience sont les adultes.**

S'il est difficile, voir impossible de former les adultes, c'est totalement possible pour les élèves des petites classes jusqu'aux études supérieures.

J'ai à convaincre des adolescents que **tout est possible sur Internet : le pire est à éviter, le meilleur est à construire de façon raisonnée.** Si un futur employeur tape le nom d'un de mes élèves sur « Google », il trouvera (aussi !) des travaux de français, de logistique, des échanges via Twitter à propos des cours, des vidéos de présentation, des pages Facebook sur une expo photo à laquelle il aura participé, un concours de poésie qu'il aura gagné. **Une identité numérique Positive.**

À suivre !

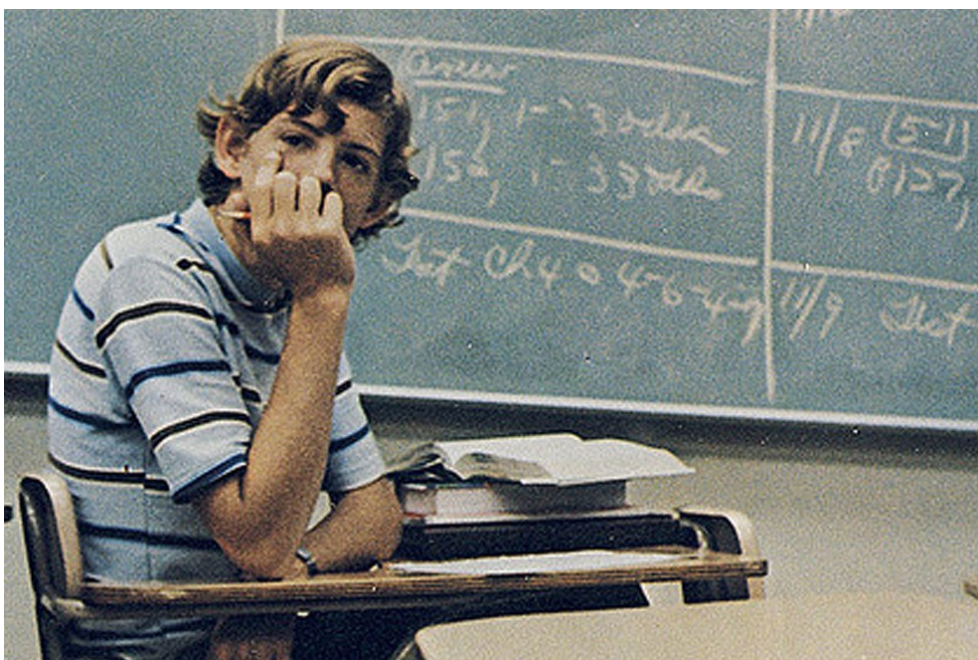
—

Billet initialement publié sur [Ma onzième année](#)

Image CC Flickr [aleeed](#) et [rishibando](#)

LE PLAGIAT DANS LA CULTURE DU PARTAGE

PAR EMMANUELLE ERNY-NEWTON
LE 28 JUILLET 2010



L'Ontario vient de faire l'acquisition du programme [Turnitin](#) de détection du plagiat, lequel sera opérationnel dans toutes les écoles publiques de la province à l'automne prochain. Cette mesure est destinée à aider dans leur tâche les enseignants, pour qui le plagiat chez les élèves est un enjeu qui prend de l'ampleur.

Cependant, Turnitin est loin de faire l'unanimité : il a déjà été refusé par certaines universités canadiennes (Mount Saint Vincent University, Ryerson University). En effet, ce programme propriétaire fonctionne notamment en consignait les examens et dissertations

des étudiants dans une base de données permettant, certes, la détection du plagiat, mais en violant de fait le droit d'auteur de ces élèves.

De plus, le fait de soumettre systématiquement les devoirs au « détecteur » dénie aux élèves la présomption d'innocence.

David Boucher, de la Commission de l'éthique de la science et de la technologie du Canada, note dans son document de synthèse [Le pl@giat électronique dans les travaux scolaires](#) : « (...) *fait intéressant, voire troublant, deux universités énoncent explicitement que tout étudiant soupçonné de plagiat est présumé coupable jusqu'à ce qu'il fournisse la preuve du contraire . Il s'agit d'un renversement par rapport à la tradition juridique et d'une situation qui soulève un enjeu éthique* ». Nota : les deux universités sont L'Université Laval -voir article 28, alinéa b de son Règlement disciplinaire- et l'Université McGill -voir son Guide des droits et obligations de l'étudiant-.

L'utilisation de Turnitin dans les écoles risque donc d'envoyer un message pour le moins embrouillé quant aux valeurs promues par l'éducation publique. Est-ce réellement comme cela que l'on compte « remettre les élèves dans le droit chemin » ?

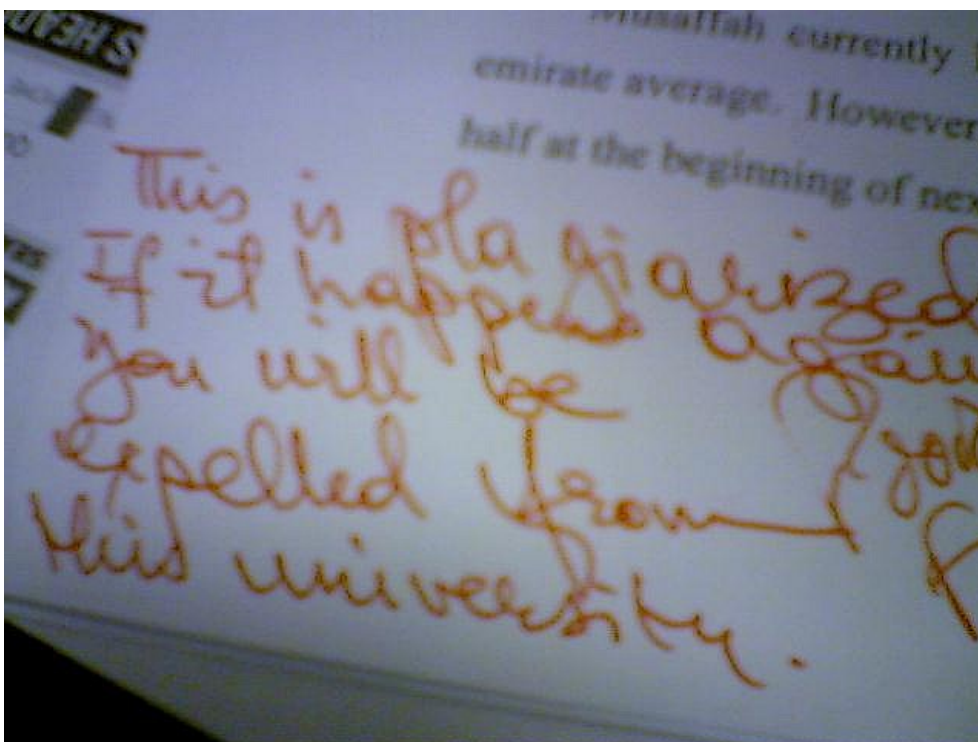
Le paradoxe scolaire

Comment définiriez-vous un plagiaire ? Diriez-vous que c'est quelqu'un qui recopie mot à mot un passage sans citer d'où il vient ? Dans ce cas, ma fille de 10 ans est plagiaire : je l'ai trouvée il y a quelques temps en train de recopier, pour l'école, un paragraphe de Wikipédia ; je précise qu'elle faisait ça studieusement, avec papier-crayon, et la langue pendant du côté où penche sa tête.

Nota : « la langue pendant du côté où penche sa tête » est une très jolie expression, mais je ne suis pas sûre qu'elle soit de moi. Peut-être de Marcel Aymé, dans *Les contes du chat perché*. A tout hasard, je

préfère me couvrir...

Peut-être l'exemple de ma fille n'est-il pas tout à fait typique de ce qu'est le plagiat : en effet, elle ne plagiait pas intentionnellement. Le vrai plagiaire est celui qui s'approprie, en toute connaissance de cause, des idées qui ne sont pas de lui.



[Jean de Lire](#), chargé de mission à la Cellule Cyberécole de l'Administration de l'Enseignement de la Communauté française (Belgique) fait une réflexion intéressante à ce sujet :

Le tout est de savoir où commence le plagiat. Car qui dit plagiat dit bénéfice, en l'occurrence pour l'élève. Or s'inspirer de données, qu'elles soient en ligne ou non, pour reconstruire un thème, sachant qu'on ne l'a pas inventé, c'est ça l'école.

L'école, avec son socle de connaissances, encourage la rétention de notions et d'idées venues du passé. De là, la valeur accordée à la pensée originale de l'élève est subordonnée à celle d'un Spinoza ou d'un Kant. L'école, c'est dans une large mesure le règne de la pensée d'emprunt. Le plagiat y est donc, sinon légal, du moins « aligné idéologiquement ». Lorsque j'ai expliqué à ma fille qu'il vaudrait

mieux qu'elle réécrive le passage de Wikipédia dans ses propres termes, elle m'a répondu : « Pourquoi ? C'est beaucoup mieux écrit ici ! »

Les raisons du plagiat

Cette réflexion nous invite à nous poser une question à mon sens vitale, si l'on veut régler en profondeur le problème du plagiat :

pourquoi l'élève plagie-t-il ?

Or, fait significatif, si les études quantitatives sur le plagiat ne manquent pas, je n'ai pas réussi à trouver de recherches qualitatives sur les causes du plagiat.

Dans son article publié sur Profweb, [Nicole Perreault](#) mentionne intuitivement plusieurs raisons pour lesquelles les élèves plagient : la méconnaissance des normes reliées à la citation des sources –c'est là que se situe ma fille, et c'est aussi là où se situent bon nombre d'étudiants, selon [Michelle Bergadaà](#), spécialiste de la question. La réponse à cela est relativement simple : enseigner aux élèves comment citer leurs sources.

Une autre raison serait de gagner du temps : dans cette rubrique, Nicole Perreault cite notamment deux étudiants : l'un déclare « *nous sommes obligés de frauder un jour ou l'autre afin de respecter le temps dont on dispose* », alors que l'autre avoue « *tout est sous la main, alors pourquoi se fatiguer?* ». Ces deux raisons avancées pour justifier le plagiat sont fort différentes :

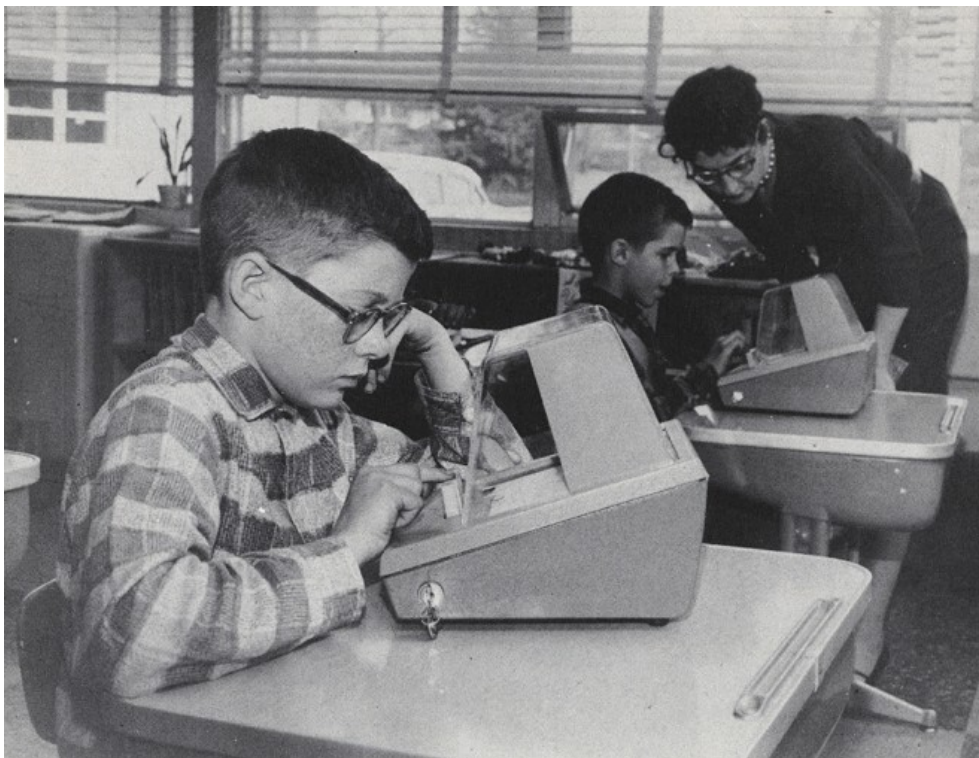
- « **Nous sommes obligés de frauder un jour ou l'autre afin de respecter le temps dont on dispose** » pose la question des exigences qui pèsent sur les étudiants. Sir Ken Robinson décrit avec justesse l'inflation des diplômes qui caractérise notre époque. Il y a quarante ans, tout diplôme d'études supérieures vous assurait un bon emploi. Aujourd'hui, il faut viser le doctorat pour se distinguer de ses contemporains. La prolongation des études, alliée à la crise

économique, oblige de nombreux étudiants à travailler parallèlement à la poursuite de leurs études. La raison invoquée ici pour expliquer le recours au plagiat est liée à la situation socio-économique des étudiants, et à la charge de travail que l'institution leur impose. S'attaquer à ce point est une tâche d'envergure, qui ne risque pas d'être réglée demain, et qui dépasse largement le cadre du plagiat pour toucher à celui de la reproduction sociale de l'éducation.

• « **Tout est sous la main, alors pourquoi se fatiguer ?** » est un aveu de fainéantise. Cependant, chacun sait d'expérience que la fainéantise n'est pas un trait de caractère : elle dépend du contexte. Qui aurait recours au plagiat pour répondre à une question qui le/la passionne ? Les devoirs scolaires se prêtant bien au plagiat ont des thèmes bateau, souvent à cent lieues des intérêts des élèves. Pour minimiser le risque de plagiat, il s'agit donc de **poser aux élèves des questions sur lesquelles ils ont une opinion, ou sur quoi ils verront l'intérêt de réfléchir.**

Ecouter les opinions des élèves

Mais ce n'est pas suffisant. Car soyons honnêtes : même si un enseignant demande l'opinion de l'élève dans une dissertation argumentative, c'est avant tout pour satisfaire au cursus, pas par réelle envie de connaître son point de vue. Dans son article [Four Reasons to Be Happy About Plagiarism](#), Russell Hunt déclare : « *Je ne suis pas convaincu que nous puissions résoudre le problème (du plagiat) en assurant aux étudiants qu' « ils ont quelque chose de significatif et d'important à dire » (...). On ne peut dissocier (...) ce qu'on a à dire de ceux à qui on le dit, ni de la raison pour laquelle on le dit* ». (traduit par le rédacteur). En d'autres termes, **poser des questions pour lesquelles les élèves ont des opinions n'est pas en soi suffisant, encore faut-il écouter leurs opinions.**



Valeurs et cultures

On peut bien dire ce qu'on veut, soutiendront certains : le plagiat ne respecte pas la propriété intellectuelle, c'est donc un acte immoral. La tendance, dans les milieux scolaires, est donc à faire comprendre, « de l'intérieur », à la jeune génération, que, plagier, c'est mal.

Typiquement, on posera la question « comment vous sentiriez-vous si quelqu'un vous plagiait ? ».

Comment se sentirait cette nouvelle génération d'internautes créateurs ? Très différemment de ceux qui leur posent la question...

En effet, la première confrontation significative qu'un jeune d'aujourd'hui ait avec le droit d'auteur, c'est via des sites tels *YouTube*. Qu'y apprend-il ? Que s'il veut poster un extrait de son émission préférée, ou un blockbuster qui lui a plu, il n'en a pas le droit –il n'a apparemment pas même le droit de filmer [le tournage d'un gros budget](#).

Par contre, s'il poste une de ses créations, il concède « à [YouTube](#) le droit non exclusif, cessible (y compris le droit de sous-licencier), à titre gracieux, et pour le monde entier d'utiliser, de reproduire, de distribuer, de réaliser des œuvres dérivées, de représenter et d'exécuter le Contenu dans le cadre du Service ou en relation avec la mise à disposition de ce Service et l'activité de YouTube, notamment, sans limitation, pour la promotion et la redistribution de tout ou partie du Service (et des œuvres dérivées qui en résultent), en tout format, sur tout support et via tous les canaux média ».

A votre avis, laquelle de ces deux façons de traiter le droit d'auteur énerve notre génération Y ? Si vous avez répondu « la deuxième », vous faites partie de la génération X.

L'emprunt comme création communautaire

Dans la culture dématérialisée des natifs du numérique, l'emprunt n'est pas associé au vol mais à la création communautaire. Pour les membres de la culture du remix, l'emprunt est au cœur de la création, en même temps qu'il représente un hommage (ou à tout le moins une réaction) à une création antérieure. Ce qui frustre un/e Gen Y, ce n'est pas que quelqu'un puisse réutiliser ses productions sans son consentement, c'est qu'il ne puisse mettre les doigts dans celles des autres –particulièrement celles qui forment le canevas de sa propre culture. La culture du remix crée de nouvelles phrases à partir d'un alphabet social partagé par une génération ; ainsi, cet [extrait « réinterprété » de La Guerre des Étoiles](#) ne serait pas si drôle sans le contrepoint de son contexte de départ.

Adopter Turnitin dans les écoles comme remède au plagiat, et faire l'économie d'une réflexion de fond avec les élèves sur le sujet du droit d'auteur, c'est passer à côté de l'essentiel, pour les enseignants comme pour les élèves ; pour les enseignants, car ils ne pourront saisir le clivage radical qui existe entre la génération de la propriété et

celle du partage ; et pour les élèves, car ils passeront à côté des enjeux culturels et créatifs liés au droit d'auteur et à la propriété intellectuelle, à l'heure où ces notions sont revisitées partout dans le monde.

Et pour entamer la discussion sur le droit d'auteur et la propriété intellectuelle avec les jeunes et les moins jeunes, je ne saurais que trop conseiller l'excellent documentaire [RIP : a Remix Manifesto](#), du jeune réalisateur canadien Brett Gaylor.

—

Illustration CC FlickrR par [foundphotoslj](#), [Digirebelle](#)®, [dbostrom](#)

EDUCATION SANS ÉMOTION N'EST QUE RUINE...

PAR EMMANUELLE ERNY-NEWTON
LE 10 NOVEMBRE 2010



Il y a quelques semaines, OWNI publiait la « [Lettre à Laurence](#) », retraçant le parcours d'une nouvelle enseignante arrêtée pour dépression. Une voix intéressante au milieu des turbulences du moment – intéressante parce qu'elle exprime, non des revendications, mais avant tout des émotions.

Situons brièvement les faits : en France, depuis la réforme du master, les futurs enseignants se voient enseigner exclusivement leur matière, et ce jusqu'à l'obtention du CAPES. À l'issue de quoi ils deviennent profs stagiaires ; ils se retrouvent alors seuls face à de

vrais élèves, et doivent, par tâtonnements, découvrir le jeu subtil de la dynamique de classe, trouver leur place au sein de cette dynamique, et maîtriser le tout suffisamment pour être à même de susciter l'intérêt des élèves pour leur matière.

Ne pas y arriver est le constat (tardif) que vous n'êtes pas fait pour l'enseignement. Comme le rapporte Olivier Ertzscheid : « *Laurence a reçu une lettre. Une lettre de l'inspecteur d'académie. Dans sa lettre l'inspecteur lui écrit :*

“Laurence, si vous ne vous sentez pas capable de faire ce métier, il faut démissionner.” »

Cruelle gestion des ressources humaines que cette façon de « préparer » les enseignants à leur métier en toute abstraction des élèves, puis de laisser à la nature le soin de faire le tri final.

Étrange gestion des ressources humaines, aussi : en focalisant les études de prof, non sur la relation avec l'apprenant, mais sur la matière à enseigner, on attire des étudiants dont le profil n'est pas adapté à la réalité de l'enseignement.

Des grands-mères pour faciliter l'apprentissage

La première compétence à développer pour devenir un bon enseignant est l'intelligence émotionnelle. L'expérience [Hole in the Wall](#) le montre clairement avec son « granny cloud ». Dans cette expérience, les enfants des bidonvilles indiens sont mis sans supervision devant un ordinateur afin de voir s'ils peuvent apprendre seuls. L'expérience est un succès, mais ce qui est particulièrement intéressant, c'est que les performances des enfants font un bond lorsqu'on leur adjoint des « grand-mères » qui ne connaissent rien au contenu d'apprentissage, et qui sont simplement là pour les encourager et les valoriser dans leur quête de connaissances.

Parallèlement, la recherche montre que lorsque quelqu'un est stressé,

ce stress court-circuite ses capacités cognitives : Daniel Goleman explique, dans son ouvrage *Emotional Intelligence* : « *Le cortex préfrontal est la région du cerveau responsable de la mémoire de travail. Mais les circuits allant du cerveau limbique aux lobes préfrontaux font que les signaux provoqués par de fortes émotions –telles l’anxiété et la colère- peuvent saboter la capacité du lobe préfrontal à maintenir la mémoire de travail. C’est pourquoi, lorsque nous sommes affectés émotionnellement, nous avons l’impression de ne plus pouvoir “penser correctement” -et c’est aussi pourquoi une détresse émotionnelle continue peut provoquer un déficit intellectuel chez l’enfant, affectant sa capacité à apprendre.* » (Daniel Goleman, *Emotional Intelligence, why it can matter more than IQ*, Editions Gantham Trade Paperback, 1995, page 27 –ma traduction)



Or c’est là que le bât blesse : de façon systématique –sinon consciente, l’institution scolaire tend à ignorer la dimension émotionnelle, comme ciment constitutif de l’expérience d’apprentissage.

Un pur produit de l'éducation nationale

« *Je suis pas fière d'être française !* » Cette réflexion d'Esmeralda, une ado maghrébine, est tirée du film [Entre les murs](#), de Laurent Cantet. Dans une classe multiethnique, un jeune Réunionnais présente son autoportrait à la classe de français : « *Je suis français...* », commence-t-il, avant d'être interrompu par Esmeralda qui ne comprend pas qu'on puisse être à la fois réunionnais et français. Après un échange assez vif, elle conclut : « *En tout cas, moi, je suis pas fière d'être française !* »

Cette remarque, plaie vive dévoilée aux autres, était l'occasion rêvée pour le prof de faire réfléchir cette classe multiethnique à ce que c'est pour eux qu'être français ; leur donner à voir que, s'ils ont la nationalité française, ils sont de facto partie-prenante dans la constitution de l'identité française. Soyons fou : cela aurait même pu déboucher sur un exercice de démocratie pratique, où les jeunes auraient ultimement posté leurs réflexions sur le site du [débat sur l'identité nationale](#).

Mais l'enseignant balaye la remarque comme s'il s'agissait d'une provocation sans profondeur. Le prof Marin/Bégaudeau est un pur produit de l'éducation nationale, aussi peu entraîné à entendre l'émotion chez ses élèves, que l'inspecteur de l'éducation nationale de la "Lettre à Laurence" n'est capable d'intelligence émotionnelle vis à vis de l'enseignante.

« *Conscious schooling* » ?

Dans son ouvrage [Conscious business – How to build value through values](#), (*Business et conscience : comment créer de la valeur grâce aux valeurs* – ma traduction), Fred Kofman, lauréat du MIT Teacher

of the Year Award, établit un cadre théorique permettant d'évaluer toute organisation selon trois dimensions :

Le « ça » – qu'est-ce qu'on fait dans l'organisation ? (les missions de l'organisation, et leurs déclinaisons concrètes sur le terrain)

Le « nous » – comment nous sentons-nous lorsque nous le faisons ?

Le « moi » – qu'est-ce que j'en tire ? Comment puis-je me réaliser et me dépasser dans cette organisation ?

Il note que les entreprises les meilleures abordent ces trois points consciemment et volontairement.

Je pense qu'il est crucial d'envisager l'institution scolaire dans ces termes-là.

Le « ça » de l'école, ses missions, sont énoncées plus ou moins clairement dans des textes officiels –les connaissez-vous ?

Enseignants, les présentez-vous à vos élèves ? Elles sont importantes : elles permettent de savoir « pourquoi on pédale ».

Sur le terrain, il est facile de perdre ces missions de vue sous la charge lourde du quotidien scolaire ; il est parfois aussi difficile de voir comment elles s'actualisent à travers un programme scolaire, un type d'examen ou un style pédagogique.

Le projet de la Royal Society of Arts, [Opening Minds](#), développé par nos voisins britanniques, a justement pour vocation de réduire la fracture ressentie entre cursus scolaire et missions de l'école :

« Opening Minds (est) un cadre large permettant aux écoles de présenter le contenu du cursus scolaire national de manière créative et flexible, afin que les jeunes quittent l'école avec la capacité de s'épanouir dans le monde réel, et de le marquer de leur empreinte.

(...) Ce cadre est basé sur cinq types de compétences : la citoyenneté, l'apprentissage, la gestion de l'information, la capacité à gérer les situations, et la relation aux autres. » (ma traduction)

Une école qui a pour ambition d'apprendre à ses élèves à penser doit présenter, et faire réfléchir ses membres (élèves et personnel éducatif confondus) sur les buts ultimes poursuivis par l'institution scolaire.



Un univers où des individus vivent ensemble

Le « nous » est le grand absent de toute réflexion menée autour de l'école : dans les discours officiels, dans les articles de journaux, le « nous » n'existe pas ; il y a des enseignants d'une part, avec leurs problèmes d'enseignants, et de l'autre il y a des élèves avec leurs problèmes d'élèves. Or ces deux groupes que, dans le meilleurs des cas, on s'efforce de décrire comme des entités discrètes (et dans le pire, comme des opposants), doivent vivre plus de la moitié de leur vie éveillée ensemble. Dans cet univers comme dans tout groupe social, le niveau de satisfaction ou de souffrance d'une personne est pour une large part dépendant du niveau de satisfaction ou de souffrance des autres -indifféremment du fait que l'on soit enseignant ou élève. Certes le niveau de bien-être individuel peut avoir différentes origines, mais ultimement, il devra être assumé par la communauté scolaire dans sa globalité.

Il est vital d'envisager l'école comme un univers où des individus (et non pas des enseignants et des élèves) vivent ensemble.

Un récent article du *Scientific American* décrit [une recherche de Anita Woolley et al.](#), dans laquelle les auteurs cherchent à comprendre ce qui permet de prédire le niveau de performance d'un groupe : « *Les chercheurs ont trouvé que l'intelligence de chacun des membres du groupe n'était pas un bon prédicateur du niveau de performance d'un groupe. Les équipes les plus performantes étaient celles (dont les) membres interagissaient bien, parlaient à tour de rôle (...).* »

La capacité cognitive d'un groupe est directement liée à la capacité de ses membres à bien s'entendre.

Concrètement, en matière d'évolution de la structure scolaire, cela implique d'intégrer des moyens de médiation entre les différents acteurs scolaires, lorsque les conflits éclatent. Je ne parle pas ici de sanctions, mais de gestion des relations au jour le jour, dans le but de rééquilibrer le moindre début de dynamique nocive. Cultiver [l'intelligence émotionnelle](#) apparaît comme un incontournable, que ce soit dans la formation des futurs enseignants, que dans [le cursus scolaire des élèves](#).

Le « moi » correspond à la partie la plus personnelle et individuelle de l'expérience scolaire. La question qui caractérise cette dimension est cruciale – qu'est-ce que j'en tire ? Comment puis-je me réaliser et me dépasser dans cette organisation ?

Comment moi, en tant que personne, puis-je intégrer mes aspirations personnelles dans l'exercice de mon métier d'enseignant ?

Réfléchir à l'enseignement selon ces termes permet une articulation consciente de ses propres valeurs à l'acte d'enseignement.

Notons qu'ici, l'enjeu est différent selon qu'on est enseignant ou élève : l'enseignant a fait le choix de devenir enseignant, de persévérer dans ce métier ; l'élève ne choisit pas d'être élève. L'enseignant a la liberté de quitter l'institution s'il ne se réalise pas dans ce cadre – l'élève n'a pas cette option.

Cette absence d'alternative, chez l'élève est selon moi au cœur du

problème de cyberintimidation des enseignants par leurs élèves. Insultes en ligne, groupes haineux sur Facebook, vidéos de profs qui « pètent le plombs » –les exemples d’attaques d’enseignants sur Internet ne manquent pas (un exemple commenté [ici](#)). Beaucoup s’accordent à penser que la cyberintimidation est un problème d’éducation aux médias. Limiter le problème à cela, c’est évacuer la dimension émotionnelle et personnelle dans la relation prof/élève, et ne pas prendre en considération le peu de moyens institutionnels donnés à l’élève pour résoudre pacifiquement les tensions interpersonnelles à l’école –surtout lorsqu’elles impliquent un enseignant.

L’excellence professionnelle par l’épanouissement personnel

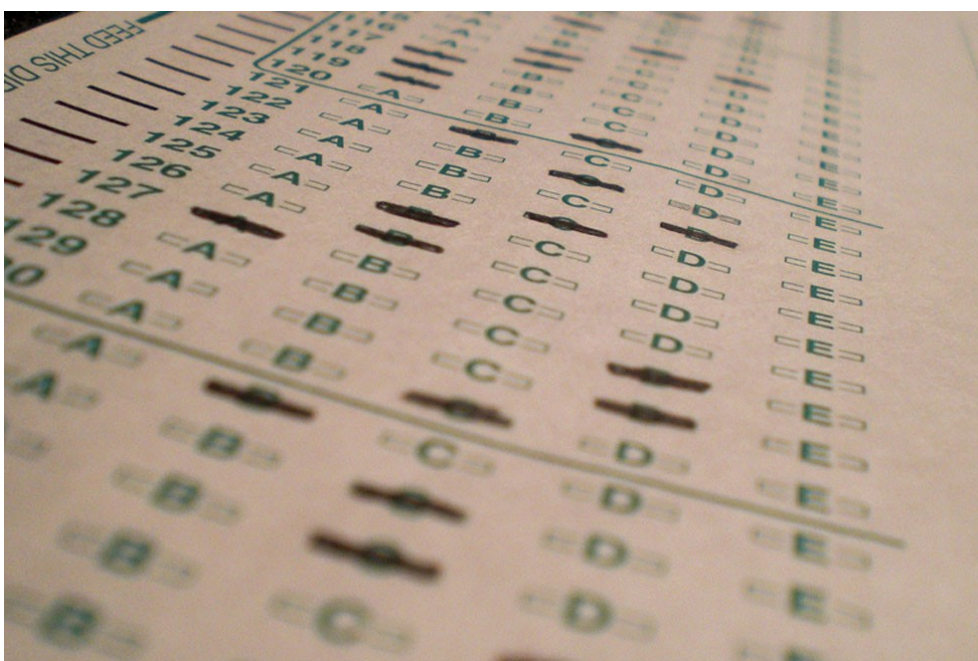
Le cadre théorique ça/nous/moi que je viens d’appliquer à l’institution scolaire, nous vient du monde des affaires. Abandonnant aux années 1900 la vision fordiste de la division du travail pour la maximisation du profit, le 21^e siècle est en train de développer un modèle de travail collaboratif promouvant l’excellence professionnelle par l’épanouissement personnel. Ce modèle est un succès économique : il contient en soi sa propre motivation.

L’école –dont une des missions est de préparer les jeunes à prendre leur place dans le monde du travail- doit gagner en intelligence émotionnelle, sous peine de formater les élèves à un monde qui n’existe déjà plus.

Images CC Flickr [State Records NSW](#), [cliff1066™](#) et [St Boniface’s Catholic College](#)

TICE : ÉVALUEZ, RÉMUNÉREZ... VIREZ

PAR SABINE BLANC
LE 14 SEPTEMBRE 2010



*Loin d'être la panacée miracle pour révolutionner l'école, les TICE (Technologies de l'Information et de la Communication pour l'Éducation) sont **dévoquées dans les pays anglo-saxons pour servir une politique d'“accountability punitive” issue du management des entreprises.** En France, on trouve des traces de cette pensée. C'est la thèse défendue, entre autres, par Alain Chaptal, ingénieur Télécom Paris et docteur de l'Université Paris X en sciences de l'information et de la communication, dans [son mémoire](#) “Les cahiers 24×32, la situation des TICE et quelques tendances internationales d'évolution”, publié en mars dernier.*

Alain Chaptal évoque surtout le cas des États-Unis sur ce point. S'ils utilisent depuis longtemps, et dans un consensus général, les technologies éducatives pour pallier les difficultés de leur système, **“l'administration Bush a toutefois profondément modifié le contexte général avec la loi NCLB (No Child Left Behind, ndlr) adoptée au début de son premier mandat, fin 2001”**. Un infléchissement significatif de la politique de son prédécesseur Bill Clinton.

L'entrée dans “l'ère des comptables”

Exit les visées pédagogiques, la loi NCLB a fixé des objectifs de réussite aux élèves, enjoins d'atteindre le niveau “proficient”, “bon”, en anglais et en mathématiques d'ici 2013, et a généralisé le recours aux tests. En ligne de mire, les professeurs :

La loi NCLB a mis en avant la notion de « accountability », rendant les établissements et leurs enseignants responsables des progrès de leurs élèves et les sommant de rendre des comptes.

Alain Chaptal décortique les visées de cette logique :

“l'administration Bush a, de manière très cohérente vis-à-vis de NCLB, insisté sur la technologie comme outil d'analyse des données issues des tests pour définir des profils d'apprentissage et de succès fondés sur les statistiques tirées des résultats des élèves. On a donc assisté au développement d'une culture du résultat, fondée sur le triptyque transparence-indicateurs-incitations, reposant sur des indicateurs simplistes et aboutissant à une stigmatisation des écoles en échec.”

C'est l'entrée dans “l'ère des comptables”. Les TICE ont permis de récolter des traces exploitables pour évaluer l'élève, mais aussi l'enseignant. De là à les rémunérer à la “performance”, il n'y a qu'un pas, qui est en train d'être franchi.



La loi NCLB prévoit “en fonction des résultats aux tests un arsenal de sanctions allant, au bout de cinq années consécutives de non respect de la règle des progrès annuels (*Adequate Yearly Progress* ou AYP), jusqu’à la fermeture de l’école, le licenciement de ses personnels ou sa transformation en *Charter School*“. (des écoles expérimentales dérogatoires, à financement public, ndlr).

Et comme les objectifs sont inatteignables, de plus en plus d’écoles sont menacées de sanctions. En 2008-2009, “5.300 écoles exposées aux sanctions les plus radicales”, note-t-il.

Manipulations des chiffres

Assigner des objectifs, pourquoi pas, encore faut-il que ceux-ci soient définis avec précision, ce qui n’est pas le cas de la NCLB. Résultat, on a assisté à “une multitude de manipulations de la part des États chargés d’administrer ces tests mais soucieux avant tout de présenter des résultats positifs témoignant de l’excellence des politiques suivies.” Avec comme corollaire une baisse du niveau pour améliorer les résultats, “aboutissant à des disparités considérables entre États voire à des contorsions statistiques.” Au détriment des cas extrêmes, élèves trop mauvais ou trop bons, qui ne sont pas susceptibles de faire changer la notation des établissements.

Si cette politique basée sur une vision comptable empruntée à l'entreprise n'est pas nouvelle, elle prend à cause des TICE une tournure beaucoup plus poussée : *“Mais ce qui donne davantage d'ampleur cette fois-ci, c'est la possibilité d'exploiter les nombreuses données issues des traces numériques découlant de l'utilisation des TICE, de mettre en évidence des profils d'apprentissage ou de progression, et, par là même, d'espérer lier la mesure de l'efficacité de l'enseignant aux résultats de ses élèves et de fonder ainsi un système de rémunération basé prioritairement non plus sur l'ancienneté mais sur le mérite.”*

La fonction de l'enseignement s'en trouve dévalorisée. Déjà, c'est sous-entendre que l'enseignant a besoin de ces données “*frustes*”, pour évaluer les élèves critique Alain Chaptal. Ensuite, c'est penser, à tort que la politique de la carotte et du bâton sera efficace :

“Le présupposé implicite de cette approche est, en effet, que les enseignants ne font pas le maximum et qu'une incitation financière les pousserait à le faire, une vision simpliste non seulement en contradiction absolue avec ce qui constitue partout la culture enseignante mais également avec la réalité qui est que, confrontés à des élèves difficiles en rupture, les enseignants ne savent, le plus souvent, tout simplement plus quoi faire pour arriver à les intéresser.”

Cette logique dénommée “Nouvelle Gestion Publique” ou “Nouveau Management Public” peut s'appliquer à d'autres services publics. Les managers aux manettes imposent de “*se conformer à de nouvelles règles de gestion en assumant les principes du 'business' dans leurs relations aux usagers.*” Dans ce contexte, on voit se développer une méfiance vis-à-vis des professeurs, “*qui alimente l'objectif d'une éducation ‘Teacher Proof’, à l'épreuve des professeurs, imperméable au facteur humain.*”

Barack Obama confirme la tendance

Si elle n'était que le fait d'une minorité, cela ne serait pas inquiétant, or c'est une tendance forte actuellement souligne Alain Chaptal. Et Barack Obama, contrairement à ce que l'on aurait pu croire, va dans ce sens. Sous la houlette de son ministre de l'Éducation Arne Duncan, le fonds [Race to the top](#) a été mis en place pour financer des initiatives au niveau des États, *“selon divers axes prioritaires parmi lesquels : développer des standards communs, développer un système de suivi des données longitudinales pour améliorer l'enseignement, différencier l'effectivité des principaux et des enseignants selon leur performance, améliorer l'affectation équitable des enseignants, ‘turning around struggling schools’... L'accent est mis sur la rapidité du « feed back » pour les tests (un délai de 72 heures maximum est souhaité), ce qui impose le recours à des technologies d'évaluation très automatisées donc fondées sur les TIC. S'y ajoutent des critères préalables pour que les États soient éligibles : qu'aucune législation ne limite l'ouverture de Charter Schools ni le fait de pouvoir utiliser les résultats des élèves pour évaluer enseignants et principaux.”*

Une logique qui suscite des levées de boucliers dans les milieux de la recherche. Ces derniers dénoncent son manque de fondement, en contradiction avec la pseudo-scientificité avancée pour la justifier. L'association américaine de la recherche en éducation, l'AERA indiquait ainsi : *“AERA agrees that measurement of student achievement must be regarded as central to evaluation of efforts at school improvement. However, neither research evidence related to growth models nor best practice related to assessment supports the proposed requirement that assessment of teachers and principals be based centrally on student achievement.”*

En France, des traces de cette pensée

Le terme “turning around”, emprunté directement au monde de l’entreprise, est une illustration emblématique de cette logique. Le turning around fait parti des quatre solutions proposées aux écoles en situation d’échec au regard des objectifs assignées. Dans ce qui s’apparente à une stratégie du choc appliquée à l’école, pour reprendre [l’expression de Naomi Klein](#), on “*licencie le principal et la moitié du corps enseignant pour mettre en place une nouvelle gouvernance et de nouveaux programmes*”. Sans, là encore, que l’efficacité de la “méthode” soit prouvée.

C’est sur une tonalité inquiète qu’Alain Chaptal conclut ce panorama de ce glissement dans l’usage des TICE, qu’il qualifie de “*préoccupante*”. Faut-il craindre la même évolution en France ? Il énumère des traces d’une telle tentation anglo-saxonne, du rapport [Camdessus](#), “le livre de chevet” de Nicolas Sarkozy, [au rapport Attali](#) pour la libération de la croissance. Il s’attarde plus sur un document de 2008, [le rapport Maguain](#), resté inconnu du grand public, qui indique :

« *b) Rémunérer en partie les enseignants en fonction de leur mérite* » :

« *Les mécanismes du type salaire au mérite fonctionnent lorsqu’ils s’accompagnent d’un certain nombre de garde-fous afin d’éviter leurs effets pervers (manipulation, collusion etc.). .../...*

L’exploitation des évaluations des élèves pourrait également servir à renseigner l’enseignant sur les acquis et les besoins de chaque élève afin de différencier sa pédagogie, d’ajuster les rythmes d’apprentissage et de mettre en place si nécessaire une aide davantage individualisée. »

Autre contribution dans ce sens, [le rapport](#) Le Mèner sur la revalorisation du métier d'enseignant. Dans la rubrique « Apprécier la performance de l'enseignant devant les élèves » :

« La revalorisation du métier d'enseignant implique de mieux reconnaître la performance pédagogique réelle de l'enseignant et de récompenser celle-ci. »

“S’agit-il de ballons d’essais destinés à préparer l’opinion, de véritables intentions, d’un manque d’imagination que pallie une forme sournoise de « copier-coller » ?” s’interroge Alain Chaptal. À la lecture de son mémoire, on espère que le ballon va exploser en plein décollage.

—

À lire [“Les cahiers 24×32, la situation des TICE et quelques tendances internationales d’évolution”](#), Alain Chaptal, Paris 8, Labsic Université Paris 13

Image CC Flickr [timlewisnm](#) et [Nils Geylen](#)